

MURAKAMI Ryû

1969

**Roman traduit du japonais
par Jean-Christian Bouvier**



Éditions Picquier

SOMMAIRE

Arthur Rimbaud	9
Iron Butterfly	23
Lady Jane	39
Daniel Cohn-Bendit	53
Claudia Cardinale	69
L'Imagination au Pouvoir!	89
Just Like a Woman	99
Alain Delon	113
Lyndon Johnson	127
Cheap Thrills	141
Amore romantico	155
Wes Montgomery	169
Led Zeppelin	189
April Come She Will	197
Velvet Underground	211
It's a Beautiful Day	225

ARTHUR RIMBAUD

1969. Annulation des examens d'entrée à l'université de Tokyo. Les Beatles sortent l'*Album blanc*, *Yellow Sub-marine* et *Abbey Road*. Du côté des Rolling Stones, c'est l'année de *Honky Tonk Women*, leur meilleur quarante-cinq tours. Des jeunes gens aux cheveux longs, les hippies, réclament de l'amour et de la paix. A Paris, de Gaulle démissionne ; au Vietnam, la guerre continue. Au près des lycéennes, le Tampax n'a pas encore remplacé les serviettes hygiéniques.

1969 est aussi l'année où je passe en terminale dans mon lycée de province d'une petite ville de l'ouest du Kyûshû connue pour sa base militaire américaine. Dans ma classe de section scientifique, il n'y a que sept filles. Par rapport aux deux années précédentes où nous n'étions que des garçons, c'était un progrès. A la nuance près que matheuses et scientifiques sont souvent des laiderons, comme le confirmaient malheureusement cinq de nos sept condisciples. En restaient deux. L'une, Yuko Mochizuki, avait un visage d'ange mais ne s'intéressait qu'aux tables de trigonométrie et aux listes de verbes irréguliers

anglais. Comme son père était marchand de bois de charpente, nous avions décrété qu'elle avait la chatte moulée dans du bois sec.

L'autre, un joli petit lot entre nous soit dit, était l'homonyme de Yoko Nagata, la leader de l'Armée rouge japonaise qui allait tant faire parler d'elle quelques années plus tard. Petit détail non négligeable : notre Yoko locale, elle, n'avait pas de goitre exophtalmique.

L'un de nos camarades se rappelait avoir pris des leçons particulières d'orgue en même temps qu'elle à la maternelle. Ce bienheureux s'appelait Tadashi Yamada, nom qui présentait la particularité de s'écrire avec trois caractères chinois très simples que l'on apprend dès le cours préparatoire : « droit », « montagne », « rizière ». Excellent élève, il visait la faculté de médecine d'une université nationale tandis que la pureté de ses traits lui valait une flatteuse réputation jusque dans les écoles voisines.

C'était un beau gars, certes, mais d'une beauté sans malice, privée justement de ce petit quelque chose qui fait toute la différence. Originaire d'une bourgade de la région minière à l'écart de la ville, il s'y était trouvé comme enterré dès la naissance et n'en était jamais vraiment sorti. Par rapport à notre simple patois, il parlait un « patois puissance dix » littéralement à couper au couteau. Dommage. S'il avait pu fréquenter un collège disons plus urbain avant d'entrer dans notre lycée, Tadashi Yamada aurait sans doute joué de la guitare, roulé à mobylette et écouté du rock. Au café, il aurait bu des cafés glacés au lieu

de demander inmanquablement du « riz au curry » et aurait su, c'était la grande mode secrète, que des petites lycéennes dévergondées étaient prêtes à tout en échange d'un peu de marijuana.

Il avait quand même un certain charme naturel qui lui valait le surnom d'Adama à cause d'une vague ressemblance avec le chanteur français Adamo.

Moi, je m'appelle Kensuke Yazaki. Les gens m'appellent Kensuke, Ken, Ken-chan, Ken-yan, Ken-bo ou même Ken-Ken, mais je demande à mes proches de m'appeler seulement Ken. La raison en est simple : je suis un fan de la bande dessinée **KEN L'ENFANT LOUP**.

C'était le printemps de l'année 1969.

C'était justement la fin des premières interrogations écrites de l'année et je les avais toutes lamentablement ratées.

Depuis mon entrée au lycée, mes résultats scolaires n'avaient cessé, inexorablement, de se dégrader. Les raisons en étaient multiples : le divorce de mes parents, le suicide inattendu de mon frère, la découverte de l'œuvre de Nietzsche, et enfin avoir appris que ma grand-mère était atteinte d'un mal incurable... Raisons, bien sûr, toutes aussi mauvaises les unes que les autres, la vérité étant tout simplement mon profond dégoût des études.

Je dois ajouter qu'à époque, nous disposions de l'argument facile que les élèves studieux n'étaient que des **VALETS DU CAPITALISME**. Le Zenkyoto,

mouvement des étudiants révolutionnaires, avait déjà amorcé son déclin, non sans réussir tout de même à faire annuler les examens d'entrée de l'université de Tokyo.

Nous avions donc l'espoir un peu naïf que quelque chose allait peut-être changer et qu'en tout cas tirer du plaisir d'un joint de marijuana s'accordait beaucoup mieux à l'ère nouvelle que la volonté d'entrer dans quelque université. Tel était l'air du temps.

En classe, Adama était assis derrière moi. Chaque fois que le professeur nous demandait de faire passer nos réponses au premier rang, je jetais un coup d'œil sur sa copie : il avait toujours répondu à trois fois plus de questions que moi.

Le dernier examen terminé, peu tenté par les heures d'étude et la corvée de balayage, je décidai de sécher les cours et de débaucher Adama par la même occasion.

— Hé ! Adama. Tu connais Cream ?

— Cream ? Comme *ice cream* ?

— Mais, non, espèce d'idiot. Cream, le groupe de rock anglais !

— Pas du tout.

— Tu es vraiment en dessous de tout. Irrécupérable !

— Mais...

— Laisse tomber. Connais-tu Rimbaud, au moins ?

— C'est encore un groupe de rock ?

— Crétin. C'est un poète ! Tiens, lis-moi ça...

Et je tendis à Adama un recueil des **POÉSIES DE RIMBAUD.**

Dompage qu'il n'ait pas eu la saine réaction de le refuser d'un geste négligent. Il se mit à lire le texte à haute voix sans savoir que cet instant précis marquait un tournant dramatique dans sa vie.

**ELLE EST RETROUVÉE !
QUOI ? L'ÉTERNITÉ.
C'EST LA MER MÊLÉE
AU SOLEIL.**

Trente minutes plus tard, nous étions tous les deux plantés devant la cage du gibbon du zoo municipal situé de l'autre côté de la ville. Outre l'étude et le balayage, nous avions aussi sauté l'heure du déjeuner et nous avions faim. Son terrier natal étant assez éloigné, Adama logeait en ville dans une pension dont la patronne lui préparait chaque matin un *bento* pour le repas de midi.

Moi, je n'avais pas de *bento* mais ma mère me donnait cent cinquante yens. Que ceux qu'une somme aussi dérisoire étonne s'en prennent à l'inflation de ces quinze dernières années. Mes parents n'étaient pas pauvres et en 1969, cent cinquante yens avaient quelque valeur. Certains enfants des classes laborieuses survivaient à grand-peine avec cinquante yens par jour – vingt pour un berlingot de lait, dix pour un petit pain sucré et vingt pour un petit pain au curry – mais, moi, je pouvais facilement m'offrir une soupe chinoise, du lait, un pain au curry, un autre au melon et un beignet à la confiture.

Pourtant, je me contentais d'un seul pain au curry, renonçant même au lait afin d'économiser le précieux argent que j'utilisais pour m'acheter les livres de Sartre, Genet, Céline, Camus, Bataille, Anatole France ou Kenzaburo Oe... Autant de bobards qui ne dissimuleront pas longtemps le fait que je dépensais tout au café et en boîte dans le but exclusif de draguer les élèves pas trop farouches du collège Junwa, une institution privée dont **LE POURCENTAGE DE JOLIES FILLES** excédait les vingt pour cent.

Notre ville comprenait outre deux lycées départementaux, le lycée Nord et le lycée Sud, un lycée industriel, lui aussi préfectoral, un lycée commercial municipal, trois lycées privés de jeunes filles et un autre lycée d'éducation générale également privé où s'entassait, comme c'est souvent le cas en province, le ramassis des élèves les plus nuls de la région.

Mon lycée, le lycée Nord, était **LE MEILLEUR**. Ensuite venait le lycée Sud. Le lycée industriel avait une bonne équipe de base-ball. Du côté des filles, le lycée commercial comptait une proportion inquiétante de mochetés, alors que Junwa, institution catholique, offrait, on ne sait trop pourquoi, un rapport qualité-prix exactement inverse. Les filles du collège Yamate étaient connues pour se masturber avec des tubes d'anciens postes radio à lampe, et on disait qu'une série d'explosions en chaîne en avait laissé plusieurs marquées à vie. Passons sur les filles du collège Koka, de vrais corbeaux qui alimentaient rarement nos conversations. Quant aux élèves, garçons ou filles, du lycée privé Asahi, quand

ils remuaient la tête, cela faisait le bruit d'un petit pois dans une boîte de conserve vide.

Le standing pour un lycéen de Nord consistait tout d'abord à avoir une petite amie membre du club de théâtre en langue anglaise de l'établissement. Ensuite, il fallait sortir avec une des filles de Junwa qui s'habillaient « en civil » et coucher avec une autre parmi celles qui portaient l'uniforme (le port de l'uniforme était en effet facultatif dans cette institution). Après avoir persuadé une fille de Yamate de vous montrer ses cicatrices, vous n'aviez plus qu'à vous faire entretenir par quelque bonne poire de Koka ou d'Asahi. Bien entendu, pas plus de mon temps qu'aujourd'hui, les choses n'arrivaient toutes cuites. Toute question de standing mise à part, le seul véritable enjeu était de trouver une fille prête à baisser sa culotte pour vos beaux yeux. C'est pourquoi, malgré l'importance relative de mes cent cinquante yens quotidiens, j'en étais réduit moi aussi à déjeuner d'un unique petit pain au curry.

— Je crois que je vais aller m'acheter quelque chose, dis-je en lorgnant la boîte de *bento d'Adama*.

Nous étions toujours devant la cage du gibbon.

— Je vais t'en donner la moitié. Mangeons ensemble.

Joignant le geste à la parole, il me servit dans le couvercle de la boîte la moitié du maigre repas que lui avait préparé sa logeuse. C'était déjà lui qui avait payé le bus pour venir jusqu'ici. Sérieux comme il l'était, il aurait dû en ce moment même être à l'école en train d'astiquer les carreaux ou d'animer

une réunion de classe. Pouvais-je en plus le priver de la moitié de son repas ? Obéissant à l'appel de ma conscience, allais-je refuser poliment son offre généreuse ? Que non ! J'enfournai goulûment ma part, pestant intérieurement contre ce radin qui ne m'avait donné qu'une seule de ses trois quenelles de poisson. En trois minutes, j'avais tout avalé.

Comme lors d'un premier rendez-vous d'amoureux, une fois le déjeuner terminé, nous n'avions plus rien à faire. Dans ces conditions, rester à regarder un gibbon dans sa cage peut se révéler une activité des plus insupportables qui soit. L'estomac bien rempli, une petite sieste aurait été la bienvenue, mais cette malheureuse moitié de *bento* ne suffisait pas pour nous assoupir.

Restait à bavarder pour tuer le temps.

— Ken-chan, quelle université vas-tu présenter ?

— Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler Ken-chan ! Ken tout court, compris ? Je déteste qu'on m'appelle Ken-chan...

— D'accord. Tu veux toujours faire médecine, n'est-ce pas ?

Au lycée, ma gloire reposait sur quatre hauts faits. Le premier était qu'à l'automne de mon arrivée dans le bahut je m'étais placé trois cent vingt et unième sur vingt mille à un test national destiné aux élèves briguant une carrière médicale. Le second tenait à ma qualité de batteur dans un orchestre de rock qui jouait des morceaux des Beatles, des Stones, des Walker Brothers, de Procol Harum, des Monkeys, de Paul Revere et des Raiders... Le troisième était qu'en tant

que membre du comité de rédaction du journal du lycée, j'avais à trois reprises publié des articles sans les soumettre au comité de surveillance des profs, ce qui avait valu à tous les exemplaires d'être **INTERDITS ET CONFISQUÉS**. Le quatrième remontait à la cérémonie de fin d'études des terminales d'il y a deux ans, quand j'avais voulu monter une pièce de théâtre décrivant la lutte des étudiants révolutionnaires du Zengakuren s'opposant au mouillage dans notre port d'un porte-avions américain à propulsion nucléaire. Le projet avait été étouffé dans l'œuf et je passais depuis pour un type un peu bizarre.

— Non, je ne ferai pas médecine. D'ailleurs, je n'ai aucune chance de réussir le concours...

— Tu préfères sans doute la fac de lettres ?

— Surtout pas !

— En ce cas, pourquoi es-tu toujours fourré dans tes bouquins et tes trucs de poésie ?

Je ne pouvais pas lui avouer que c'était pour séduire les filles. Adama prenait trop la vie au sérieux et n'aurait pas compris.

— Je n'aime pas vraiment la poésie, mis à part Rimbaud. Mais aujourd'hui, tout le monde aime Rimbaud.

— Comment ça ?

— Par exemple, Godard a subi l'influence de Rimbaud, c'est bien connu !

— Godard... je connais. On en parlait l'année dernière dans le cours d'histoire du monde.

— Dans le cours d'histoire du monde ?

— Oui, c'est un poète indien, n'est-ce pas ?

— Tu confonds avec Tagore ! Godard est un réalisateur de cinéma.

Je lui fis une conférence d'une dizaine de minutes sur Jean-Luc Godard. Comment le représentant de la Nouvelle Vague révolutionnait le cinéma film après film : la formidable dernière scène d'*A bout de souffle*, l'absence de logique des morts de *Masculin-Féminin* et les techniques subversives du montage dans *Week-End*. Il va sans dire que je n'avais pas vu un seul de ces films. Jamais les films de Godard ne seraient passés dans une petite ville située à la pointe ouest du Kyûshû.

— Si tu veux mon avis, la littérature, les romans, c'est du passé, c'est mort.

— Nous sommes à l'âge du cinéma ?

— Non, le cinéma aussi est foutu.

— Alors, que reste-t-il ?

— **LES FESTIVALS !** Quand tu as le cinéma, le théâtre et la musique réunis tous ensemble. Tu vois ?

— ... Non.

Pourtant, c'était bien cela que j'avais en tête : un festival ! Le mot lui-même me mettait dans tous mes états. Nous aurions un programme formidable avec du rock, des films, du théâtre et un public venu de tous les horizons. Les filles de Junwa viendraient par centaines. Je jouerais de la batterie, présenterais un film que j'aurais réalisé et tiendrais le premier rôle dans une pièce que j'aurais moi-même écrite. Outre les filles de Junwa, tout le club de théâtre en langue anglaise de Nord serait là, les tubes de radio de Yamate aussi, sans compter les petits pois d'Asahi

et les corbeaux de Koka ! A la fin, une foule enthousiaste se presserait autour de moi, me couvrant de fleurs et de cadeaux.

— C'est ici, dans cette ville, que je veux organiser ce festival ! lui dis-je. Et je voudrais que tu m'aides, Adama.

J'avais soudain quitté notre accent régional pour lui parler plus solennellement.

Au lycée Nord, les éléments de résistance au système étaient divisés en trois groupes : les Flambeurs, les Rockers et les Révolutionnaires. Les Flambeurs ne pensaient qu'à boire, fumer et draguer, se livrant de temps en temps à la castagne et à des jeux d'argent illégaux. Ils avaient des liens avec la petite pègre locale et leur meneur était un type dénommé Yuji Shirokushi. Les Rockers, également appelés les Artistes, se baladaient avec sous le bras *New Music Magazine*, *Smash Hits* de Jimi Hendrix ou un exemplaire de la revue *Art Today*... Ils se laissaient pousser les cheveux aussi longs que possible et échangeaient de petits V de la victoire en murmurant « Peace... Peace... ». Les Révolutionnaires étaient affiliés au Front de libération des étudiants et des travailleurs de l'université de Nagasaki. Ils avaient réuni suffisamment d'argent pour louer une chambre en ville dont ils avaient placardé les murs de posters de Mao Tsê-tung et de Che Guevara. Ils distribuaient des tracts sous le manteau à l'intérieur de l'école et avaient une direction bicéphale, Goro Narushima et Ryo Otaki.

Il y avait aussi les Extrémistes de droite qui vénéraient le leader nationaliste d'avant-guerre Ikki

Kita, les Folklos qui se gorgeaient de folk-songs, les Motards sur leurs bécanes et les Intellos qui publiaient leur propre revue littéraire. Et d'autres encore, mais tous avec des effectifs si réduits qu'ils étaient incapables de mobiliser des foules sur de grands projets.

Si pour ma part je n'appartenais à aucun groupe en particulier, j'avais mes entrées dans chacun des trois mouvements les plus importants. En tant que batteur, je me joignais souvent aux Rockers pour une jam-session, une bonne bière avec Shirokushi et son groupe ne me faisait pas peur, et je participais volontiers aux débats théoriques d'agit-prop de Narushima et Otaki.

— Comment dit-on « festival » en japonais ?

— Bonne question... Je ne vois guère que *matsuri*... *O-matsuri*.

— Hum...

Dans l'équipe du journal du lycée, j'avais un ami nommé Iwase dont la famille tenait une petite boutique de mercerie et qui était exactement le genre de type dont la famille tient un tel commerce. Nous avons été dans la même classe en seconde. Il était petit, peu doué et passionné par les arts. Peut-être est-ce parce qu'il était orphelin de père et avait été élevé au milieu de quatre sœurs aînées qu'il m'avait choisi comme ami, moi dont le père était artiste peintre.

Monter un festival était notre rêve commun. Nous étions des lecteurs passionnés de *New Music Magazine* et d'*Art Today*: les festivals de rock et les happenings les plus fous qui y étaient décrits

nous transcendaient. Surtout le fait qu'il y avait des femmes nues. Nous n'abordions pas franchement le sujet, mais il était clair que nous étions en communion d'esprit et de cœur sur ce plan-là.

— Ken-san, m'avait dit Iwase un jour, essayons de nous rapprocher de Yamada. Il a la cote et c'est un garçon efficace. En faisant équipe avec lui, ça pourrait débloquer la situation.

Était-il en train d'essayer de me dire que je ne plaisais pas et que je bloquais tout ?

— Non, non, non ! s'empressa-t-il de répéter trois fois. Ce que je veux dire, c'est que, ne le prends pas mal, tes idées, tes projets sont formidables... mais tu n'arrives pas à les réaliser... C'est vrai, non ? Je ne dis pas que tu n'arrives à rien, non, ce serait faux, mais c'est comme les filles ou la bouffe, tu ne tiens compte que du moment présent...

L'année précédente, nous avons décidé que nous allions tourner un film, et entrepris de mettre nos économies en commun pour l'achat d'une caméra huit millimètres. Quand, à force de privations sur nos repas de midi et notre argent de poche, nous étions arrivés à la somme de six cents yens, j'avais tout dépensé pour inviter une fille de Junwa à déjeuner : riz au poulet suivi d'un dessert de choux à la crème. Il faisait sans doute allusion à cela.

Sur le fond, il avait raison. Adama Yamada, malgré son accent des faubourgs de la mine, plaisait et ses bons résultats scolaires lui donnaient pas mal d'ascendant. Jusqu'à l'année précédente, il avait participé à l'équipe de basket-ball et était connu pour

avoir arrangé plusieurs conflits de cœur et d'argent de ses coéquipiers. Si nous voulions que notre festival ait quelque chance de voir le jour, nous devions absolument nous assurer sa collaboration.

Nous avons quitté la cage du gibbon pour gravir la tour d'observation. Le soleil, à l'horizon, avait commencé sa descente vers la mer.

— Je parie qu'ils sont en train de faire le ménage en ce moment, dit Adama le regard fixé sur le lointain.

Il souriait.

Je souris moi aussi. Adama découvrait les plaisirs de l'école buissonnière. Il me demanda de lui prêter à nouveau mon recueil de poèmes et se mit à déclamer.

ELLE EST RETROUVÉE !

QUOI ? L'ÉTERNITÉ.

C'EST LA MER MÉLÉE

AU SOLEIL.

Contemplant le rayon de lumière qui scintillait à la surface des eaux, il me dit qu'il avait envie de garder ce livre pendant quelques jours. Je le lui prêtai, en même temps qu'un album de **CREAM** et un autre de **Vanilla Fudge**.

C'est ainsi que commença pour moi l'année 1969, l'une des plus intéressantes parmi les trente-deux que j'ai vécues jusqu'à ce jour.

Nous avons dix-sept ans.